



Mémoires intimes

MONTREAL, 30 JUIN 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Dans quelque temps, nous consacrerons un numéro à notre grand artiste canadien, M. Julien.

N'oubliez pas que le concours des photographies d'amateurs commencera dans le mois de juillet.

Notre concours est terminé. Nous avons reçu un grand nombre de réponses. Le choix sera long et difficile. Nous en publierons le résultat dans le numéro du 14 juillet.

Notre présent numéro fera date dans l'histoire artistique du pays. C'est la première fois qu'un journal réunit les sept meilleurs artistes de notre race et offre au public une composition de chacun d'eux. Nos lecteurs nous serons reconnaissants des efforts que nous faisons pour leur être agréable.

Sous le titre : NOS GLOIRES NATIONALES, nous commencerons prochainement la publication d'une galerie de portraits historiques du plus grand intérêt. Ces portraits seront dessinés à la plume ; ils contiendront, au bas, une courte note historique et pourront être encadrés avec avantage.

GRAND CONCOURS

OUVERT A TOUS LES LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"
DU 1ER AU 30 JUIN

Nos écrivains ont publié plusieurs bons ouvrages. Nous avons cru qu'il serait intéressant de savoir quels sont les meilleurs qui ont paru jusqu'à ce jour. Cela aiderait dans leur choix les gens qui veulent consacrer un coin de leur bibliothèque aux livres canadiens. En ce temps de réveil littéraire, nous avons cru qu'il serait à propos d'ouvrir un concours afin d'être fixé sur ce point.

Quel est, d'après vous, le meilleur choix de dix ouvrages produits par des écrivains Canadiens-français ?

Nous n'exigeons pas de commentaires. Nous ne voulons qu'une liste des dix ouvrages que vous considérez comme les meilleurs et les plus propres à faire partie d'une bibliothèque de famille.

Aux auteurs des douze meilleures réponses, nous accordons les prix suivants :

1er prix, \$5.00 ; 2me prix, un an d'abonnement ; 3ème prix, six mois d'abonnement ; 4ème prix, quatre mois d'abonnement ; 8 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les réponses doivent être signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 30 juin prochain et nous publierons dans le second numéro de juillet, les pseudonymes des concurrents qui auront mérité des prix. Les gagnants nous enverront alors leur véritable nom et la copie de la liste primée.

Les réponses seront jugées par un comité de trois personnes qualifiées.

LA SAINT-JEAN

Avant qu'on eût eu l'idée de choisir le précurseur du Christ comme patron politique et national des Canadiens-français, on ne disait jamais la *Saint-Jean-Baptiste*, mais la *Saint-Jean* tout court.

Ludger Duvernay avait fondé la Société Saint-Jean-Baptiste à Montréal en 1834 et le Dr Pierre Martial Bardy, à Québec en 1843 ; mais dans nos cantons, la Saint-Jean avait conservé — plutôt en souvenir qu'en pratique, il est vrai — le cachet traditionnel de la fête populaire que nos pères célébraient au beau pays de France, et qui n'était qu'un vestige des fêtes que les vieux druides célébraient, au solstice d'été, en l'honneur du Soleil et de la chaleur féconde.

Le 24 juin était une date pour les cultivateurs : il y avait certains travaux, certaines semences qui devaient être faits soit avant, soit après la Saint-Jean.

Il ne fallait pas se baigner dans le fleuve avant la Saint-Jean, c'était malsain.

La veille de la Saint-Jean au soir, par exemple, les immersions étaient générales. Tout le monde y allait de son plongeon. Suivant la bonne vieille qui m'a mis au monde, se baigner à grande eau le jour ou la veille de la Saint-Jean préservait, pour l'année, de toute espèce de maladies contagieuses.

J'ai entendu parler aussi des "feux de la Saint-Jean," c'est-à-dire des feux de joie qu'on allumait partout dans nos campagnes le soir de la fête ; mais cette coutume n'existait plus de mon temps, ayant été supprimée par le clergé, qui y voyait une occasion de désordres et de pratiques superstitieuses.

Je n'ai vu de ces feux de la Saint-Jean qu'en France, où c'est encore la principale caractéristique de la célébration dans plusieurs provinces, et notamment en Bretagne.

A Paris, où l'on a fêté la Saint-Jean jusqu'à la Révolution, on brûlait un arbre sur la place de Grève ; c'était le roi lui-même qui y mettait le feu, lorsqu'il était à Paris.

L'arbre brûlé, on en conservait pieusement la cendre et les charbons, auxquels les croyances populaires attribuaient plusieurs bienfaites propriétés.

Aujourd'hui, c'est en Bretagne surtout que la fête est solennelle et bruyante.

Sur toutes les hauteurs sont entassées des fascines d'ajoncs, auxquelles on met le feu en grande cérémonie à la nuit tombée.

Puis les rondes s'organisent, et l'on tournoie autour du brasier, en chantant et en y jetant des brassées de fleurs.

Les jeunes filles, dans leurs habits de fête, se réunissent en joyeuses bandes, et vont d'une colline à l'autre mêler leurs éclats de rire et leurs chansons aux crépitements de la flamme.

Celle qui peut ainsi visiter neuf feux avant le point du jour est sûre de trouver un mari dans le cours de l'année.

Ces danses au milieu de la nuit, autour de ces grands feux de joie sont très curieuses à voir.

D'un côté, ces figures aux reflets de bronze qui montrent leurs rieurs rangées de dents blanches dans les lueurs rougeâtres et intermittentes du brasier ; de l'autre ces silhouettes bondissantes se découpant noires et fantastiques sur ce fond de fournaise ardente, pendant que le biniou et la conque des pâtres font entendre, l'un son grincement monotone, l'autre sa note profonde et triste ; cela forme un étrange spectacle.

A certains endroits, les paysans font sauter leurs bestiaux par-dessus les feux, cela les préserve des épizooties et des mauvais sorts.

On conserve les tisons précieusement, car ils partagent, avec le buis béni du dimanche des Rameaux, le privilège de conjurer la foudre.

C'est au Pellerin, vieux bourg situé sur les bords de la Loire, à quelques lieues de Nantes, que je fus té-

moins de cette curieuse fête de la Saint-Jean d'été, en 1887. J'étais l'hôte d'une muse bretonne bien connue — Mme Louise d'Isole — occupé à mettre la dernière main au livre que j'ai intitulé *La Légende d'un Peuple*. Dès la brune, nous étions montés au belvédère avec quelques visiteurs.

Nous vîmes les feux de la Saint-Jean s'allumer au loin les uns après les autres. Il y en avait tout autour de l'horizon.

Et ces gerbes roses reflétées dans les eaux calmes et sombres de la Loire, avec l'éclair des mousquets et la traînée lumineuse des fusées, ces bruits lointains de foule animée, ces lambeaux de musique confuse apportés par les fraîches bouffées de la nuit tombante, ces échos affaiblis et passagers de vieux Noël flottant vaguement dans l'espace, tout cela me transporta dans je ne sais quel monde des rêves.

J'en fus tiré tout à coup par une espèce de rumeur ou plutôt de vibration singulière et persistante, qui semblait venir de tous les points de l'horizon à la fois.

C'était un bourdonnement métallique, sourd et monotone comme un meuglement lointain, et qui, tout en ne paraissant pas résonner très fort, emplissait cependant l'atmosphère d'une envahissante sonorité.

— Qu'est-ce donc ? demandai-je.

— Ah ! vous ne connaissez pas cela ? Ce sont les chaudières d'airain que l'on fait vronzer.

— Vronzer ?

— Oui, c'est une expression du pays.

— En quoi cela consiste-t-il ?

— Vous allez voir ; c'est une partie du cérémonial de la Saint-Jean. Allons, Adele, Lucie, Joseph ! vite, les chaudières et du jonc, nous allons faire vronzer les cuivres ; M. Fréchette ne connaît pas cela.

Un instant après, nous étions tous dans la cour de l'habitation, autour de grandes bassines d'airain, pendant qu'Adèle et Lucie étaient allées, comme dans la chanson, cueillir du jonc.

Il faut noter qu'en France les cuivres en bois sont peu connus ; ils sont remplacés par de grands bassins de métal qui ont à peu près la forme de nos chaudrons à sucre.

Mais voici un ennui. Ni Lucie, ni Adèle, ni Joseph n'ont l'expérience voulue ; ils ne savent comment s'y prendre.

Leur séjour à la ville leur a fait oublier certains détails essentiels. On a beau tremper les joncs, les appliquer sur les bassines, les tendre, les pincer, les tirer de toutes façons, le son ne se produit pas.

— Une idée ! si nous allions chercher la vieille Française.

— C'est cela, Française et Nanon.

Nanon est la fille d'un fermier de Mme d'Isole ; elle habite une chaumière dans le parc.

Françoise est la conteuse du village.

Et voilà Française et Nanon arrivées. En effet, elles s'y connaissent.

On met un peu d'eau au fond des bassines ; on y jette des sous, des cuillers, des clefs, des clous, de la ferraille.

Puis Joseph et Adèle retiennent fortement les joncs sur les rebords du bassin ; Française et Nanon les tendent en travers de l'évasement, en y faisant glisser leurs doigts mouillés, avec le geste de traire les vaches ; et la musique fantastique, rouonnante, assourdissante commence, tandis que Lucie, les poings sur les hanches, se tord les côtes, en voyant le sérieux de Joseph qui apporte à son rôle toute la gravité d'un pontife.

Après cela, ce fut au tour des dames et au mien.

Et, pendant que l'airain sonore, vibrant sous mes doigts, allait confondre au loin sa voix dans les mille rontlements du sauvage concert, l'aile du rêve m'emportait moi aussi dans l'espace, et mon âme se sentait mêlée à l'âme du passé, dans les ondes bizarres de cette harmonie des temps primitifs.